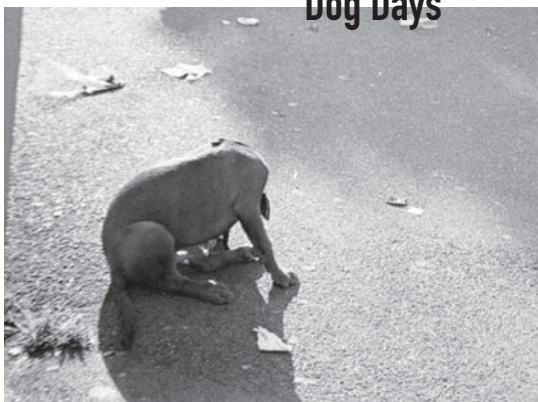


## Dog Days



*«On ne met pas d'obstacle à son chemin, on recule,  
on l'évite, on cesse de parler, on bouge, avec pré-  
caution et sans bruit, on essaye de laisser le plus  
d'espace possible autour de lui.»*

Giuseppe Penone

Quand je bouge, quand je voyage, que ce soit dans les villes ou les campagnes, rien n'est pareil, rien n'est comme ce que j'ai connu. Il y a toujours des similitudes, des ressemblances et parfois on peut croire qu'il y a des points communs. Et même parfois il y en a. Mais c'est une autre recette, une autre histoire, et une autre marche.

J'aime marcher.

Plonger dans les paysages, les regarder, les contourner, les admirer, en frissonner, sans prétendre les comprendre. Parfois éviter, ou prendre le temps d'y rester. Ils sont là.

Des terrains de jeux à pratiquer. Toujours une curiosité un peu bornée. Partir sur des chemins, des trottoirs, des routes ou des montagnes, entre des décombres ou des zones de carrière, des quartiers. Se laisser marcher.

Après quoi marcher.

Nécessité de fuir un lieu. Echapper, éviter, se  
confronter. Trouver un autre lieu. Quand les  
jambes s'activent, démarrer une autre phrase.

Sans but. Avancer et trouver le monde sur le chemin. Dans la rue, sur les trottoirs, la nuit, en passant devant les bars, ça bouge, ça clignote, ça fume, les gens à double sens des voitures.

Ça crie, ça fourmille et puis la musique côtoie les fracas au sol. Les regards dans les poings. Déambuler entre les immeubles sans trop voir de perspective. Faire l'éponge. Les bruits bourdonnants, les lumières, les odeurs, les visages, les corps occupés. Tout est actif en perpétuel mouvement.

Et chaque chose devient importante. La lumière que projettent les réverbères et leurs couleurs, sur le bitume humide laisse apparaître les cicatrices. L'odeur de la terre chaude à chaque angle de rue, le mouvement et l'attitude des corps courbés, la chaleur que dégage les halls de banque, les voix répondant et mélangeant leurs tonalités. Les regards qui s'évitent, se provoquent, se séduisent. Le sens du vent, les chiens allongés sur le goudron, la ronde des sirènes, les musiques de téléphone qui croisent celle de l'acoustique, toutes les textures de la rue dégagent une énergie. C'est comme lire une histoire et après en construire le récit. Tout est là, et il faut lire en marchant.

Dans la rue, voir des montagnes à la place des immeubles.

Je marche dans les roches, dans la terre, dans la  
boue, je pars dans les montagnes, dans les cam-  
pagnes, les lieux désertiques, au même rythme  
que dans les villes.



Ici, une usine dont le toit s'est effondré, dont ne subsistent que les murs, gravats, câbles et objets métalliques. Hors d'usage.

Une carcasse de voiture, vitre en éclats, carbonisée.

Ailleurs calmes et verdoyantes barrières interdisent routes et chemins frontaliers, des blocs de pierre déposés sur la route régulent la circulation des voitures et des gens..

Partout, la trace coupable d'une violence qui a eu lieu.

Les regards dans les poings.

Plus loin un tas de maison collées, bien serrés,  
les unes aux autres, mais qui n'empêche pas  
d'avoir froid l'hiver.

Et avec le temps, les voitures, les camions et les  
caravanes ont pris l'ondulation des dos qui se  
courbent.

Animal errant, boiteux et fatigué.



Des morceaux d'argiles  
comme des morceaux de corps,  
arrachés  
de terres différentes,  
arrachés.  
Dans un ensemble de ruines,  
des choses carbonisées.

La boue chemine ta peau.

Sculpter se servir de ses mains, de ses poings, de ses ongles, de son corps. Toucher, impacter la matière. Mettre le corps en action, utiliser sa chair comme outil, comme un instrument. Sentir la matière, dans une épreuve, un combat qu'il faut mener contre et avec elle. Voir jusqu'où lutter, voir jusqu'où la matière résiste. Et la glaise parle quand elle s'épuise.

Recevoir, devenir support, médium, se transformer, changer et perdre tout sens.

Mal-menée, percée, trouée, éventrée, re-cousue, modifiée, explosée, grattée, étouffée, devenir quelque chose qui n'était pas voulu. Se fissurer, se casser, s'abîmer, être blessée et se détruire.

Une bousculade, un mot de travers, un verre renversé.  
Je ne tape jamais la première.  
Mais tu sais, tu provoques le truc; tu titilles et d'un coup il s'énerve, il te pousse.  
J'aime me battre.  
mais au final tu peux te bagarrer avec quelqu'un, être dévisagé, ou ne rien avoir.  
une seule calotte, une baffé,  
tomber mal ; clamser.

L'adrénaline.  
Est-ce que c'est toi qui va prendre le dessus  
ou c'est lui qui va te foutre une branlée devant  
tout le monde.



La mémoire du geste, le contact avec les doigts, avec la peau, en effleurant la chair. Comme une sorte de cicatrice qui se boursouffle avec le temps. Se souvenir de l'instant, de l'endroit, juste en regardant l'endroit de l'impact des mains, le lieu où la guerre à la matière a commencé.

Entailles. Fissures. Ne pas maîtriser, et laisser la sculpture livrée à elle-même.  
Vivante.  
C'est comme la chair, comme un corps, une peau. La traiter comme un corps, une chair, une peau.  
Faire corps avec ce corps.  
Face à cette chair se battre avec un autre corps, l'aimer comme une peau, et l'entailler dans sa chair.  
Dans la relation, la violence ou la sensualité d'un geste.  
J'aime l'argile comme j'aime un corps.

Des vieilles femmes assises sur des tabourets  
Sur les trottoirs.  
Des femmes aux foulards fleuris  
Des hommes qui boient  
Des casquettes, des chapeaux  
des fleurs à la sauvette  
Des femmes pensent, des vieilles femmes qui attendent.  
Des bidons tendus  
et des familles en poussettes.  
Des hommes boiteux, des hommes qui boient,  
des corps courbés, lents, fatigués et des cannes  
en fête ;  
des sièges en plastique conversés  
Des bleus de travail et encore des casquettes.  
et des hommes qui boient, des jambes épuisées,  
des mouvements saccadés.  
Des fleurs qui partent, des pots qui se vident.  
Des cheveux colorés, décolorés, éfilés, pigmentés.  
Pigeons et enfants.  
Les sièges des bureaux ne roulent plus sur les trottoirs.  
Des fleurs, des hommes qui boient, des femmes qu'at-  
tendent.  
Des genoux pliés  
Du cuirs, des doudounes, des drapeaux qui flottent.  
Des balcons gris, des fenêtres en aluminium  
des paraboles.  
Des corps courbés, des jambes fatiguées  
et des survêtements.  
Des pharmacies, des oranges, et du miel.  
Des casquettes, des bonnets, des chapeaux.  
Une table de jardin enchaînée à un arbre.  
Des bras coupés, des mains atrophiées, des corps entaillés.  
Des vieux sur les bancs, des cannes et des fauteuils rou-  
lants.  
Des cicatrices sur la peau

Le naufrage de ta liberté dans l'entre-deux de la grille.



Tête qui tourne en rond.  
Odeur de sueur, haleine de vodka distillé à l'eau.  
Se fracasser au point de ne plus savoir  
Fracasser des paroles débitées dans le vide.  
Plus rien à penser.  
Mal de crâne à cause du silence absolu  
traîner, déambuler sans savoir où l'on va;  
j'ai perdu. Je me suis perdue en revenant là où je me  
connaissait.  
Essayer, se couper. Mais ne pas arriver à rebondir.  
Mon carnet m'avait manqué ;  
écrire pour ne pas parler à une chaise vide.  
Tu glisses sur le goudron lissé.  
Revenir sur les lieux de mon départ ;  
passer par là où je ne suis jamais allée  
présence en obsolescence.  
Rappel à l'ordre ; et perdre une relation oubliée.  
Des efforts pour tout transformer.  
Rendre tout ce qui n'était pas à perdre.  
Effleurer le tigre  
Accumuler, accumuler l'eau moisie de ta famille.  
Redonner des passions à la croute enveloppante  
avant de partir, comprendre qui l'on a jeté pour éviter de  
reculer ;  
et avancer avec ceux que tu voulais éviter.  
Ce n'est pas ce soir que le soleil va revenir, les distances  
sont longues.  
Chien mouillé dans la rue, qui va se réfugier,  
dans la nuit.  
Tête de loup sur fond de prairie.  
Pourquoi vouloir euthanasier le pire, des parcelles  
de ton conflit.  
Comment faire pour rattacher le bateau avec la corde  
vissée. Estomper les bordures.  
Craquelle sous tes yeux et ;  
vogant depuis hier.

Disséquer le sol, le creuser, ou l'éventrer. Enlever les racines une à une, pour y mettre des pansements de glaise.

S'ENTAILLE LA TERRE.

PROFONDES TRANCHEES. DES LIGNES DE FRONTIERES.

SANS MEMOIRE

SANS SOUFFLE

SANS HISTOIRE

DANS CES YEUX QUI RENDENT LE VENT OBSCUR.

## TEMPS DE L'ATTENTE

LA BOUE CHEMINE TA PEAU.

ENFERME LE NAUFRAGE DE TA LIBERTE DANS L'ENTRE-DEUX DE LA GRILLE.

## LA VOIX DES CHIENS EST LA VOIX

### DE TOUTE LA TERRE

CONDAMNE A DISPARAITRE

L'INVISIBLE TE POURCHASSE.

DANS UN TERRITOIRE CLOTURE

TU TRAVERSE LA LENTE SAUVAGERIE DE MON ACCUEIL

FISSURE DANS LA PIERRE.

L'ECUME DANS L'AIRE. LA MEMOIRE CALCINE.

LE PHARE OBSERVE

LES FONDATIONS DE CE QUI ETAIENT.

IDENTITE ECLATE

SANS REPERE; SANS TERRITOIRE

PORTE-PAR-LA MER ACCROCHE A UN MUR DE PIERRE

TES SOUVENIRS FRACASSE DANS LES FISSURES

ACCEPTTE NULLE PART, REJETE PARTOUT, TU CHERCHES

L'ESPACE DE VIDE.

L'ERRANCE; TU PASSES LES FRONTIERES, TRAVERSES TON TEMPS.

BITUME IMMATERIELLES

OUTIL MORTIFIERE.

INVISIBLE DANS LA VILLE. CAR

AVEUGLEMENT AUTORISE.

TRAQUE PAR TES ORIGINES

SANS FORCE. TU RESPIRES TON PASSE;

ET TON PRESENT CRAME.

VENUS PAR SEL OU PAR LA BOUE

DEPORTE PARTOUT.

DELAISSE, MEPRISE; TU DISPARAIS.

SANGUINAIRE POURCHASSEUR, DRESSE

L'ECHAFAUD.

DEVANT UNE TERRE EN LAGONI

Abandonner.

Abandonner, la conversation. Rompre le dialogue. Laisser le vide s'installer.

Ne plus se comprendre qu'avec un simple regard. Ne plus rien ajouter, l'épuisement.

Sous la pluie, dans le vent, laisser la glaise dans  
le ventre de la terre, ou elle se noie, se laisse  
marquer par le temps.

Une vie de gitan c'est particulier; c'est une façon de vivre, c'est une manière de penser, c'est pas dire «Oui j'suis gitan» parce que j'ai d'la famille. Une vie d'gitan c'est une vie de communauté, une vie d'galère mais autant d'bonheur et certains sont sédentaires, pas forcément de maison, ça peut-être sur leurs terrains à eux, mais ils ne voyagent pas.

C'est une manière de vivre et c'est une question d'éducation, de mental. Il y en a ils se prétendent gitan, mais ceux qui sont vraiment gitans s'entraînent pas en sabots en plein milieu des rues.

On est tsiganes, quand on a une famille comme telle, mais après on peut le devenir par rapport aux valeurs et ce qu'on nous inculque. C'est pas tout l'monde qui peut s'construire une identité gitane. C'est une manière de vivre, une façon de penser. Et ce n'est pas qu'une question de j'suis née parce que mes parents sont gitans que j'suis gitan, c'est des coutumes à faire suivre. Il faut l'inculquées aussi aux jeunes qui vont venir derrière.

Respecter ses anciens.

Tant qu'on a les valeurs c'est le principal. Moi j'suis née dans une maison, les valeurs qu'on m'a inculqué sont celles d'ma mère et d'mon père. C'est le respect d'soi-même, le respect des autres; toujours aider, c'est de la générosité, même si j'ai rien à manger, qu'il me reste juste une miette de pain, j'te la donnerai à toi. C'est chaleureux.

Mais ça peut-être tout l'inverse, il ne faut pas être irrespectueux, où ne respecter aucune des valeurs, parce que sinon c'est tout l'un ou tout l'autre. Le jour où tu fais un pas de travers, un faux pas, en déshonorant le nom ou la famille, surtout en tant que fille, c'est foutu.

Tu ne déshonoras jamais le nom d'la famille. Après c'est un choix. Maintenant pour les filles d'mon âge, qu'on 21 ans, ce qui était une obligation pour leurs grands-mères, est devenu une fierté pour elle.

Déshonorer le nom de la famille ça peut être différentes choses: faire parler d'soi partout, avoir une réputation d'putain, être une aguicheuse d'hommes, ça peut être une menteuse, des trahisons, ça peut-être tout et n'importe quoi en fait. Tu fais un pas de travers, tu peux être vite déshonoré d'une famille. Et le pire dans une famille gitane c'est salir le nom d'la famille. Si tu te respectes pas, tu ne pourras pas respecter qui que se soit dans la vie. Même pas tes parents, si tu ne gardes pas un peu de pudeur sur toi.

La virginité chez les gitans c'est compliqué, parce que l'histoire du linge blanc ça peut être vite faussé. J'connais quelqu'un, qui est voyageuse à 100%, qui inculque ces valeurs tout en haut des Carpathes de Roumanie, elle s'est mariée avec son homme, il y a eu le linge blanc sauf que.. C'est très facile de défier le linge blanc.

Maintenant ça marche à la parole, par contre on sait que tu as faux, tu ne parleras plus à ta famille, et plus jamais on ne te pareleras. Seule, plus de nouvelle de personne, de qui que se soit, laissé à l'abandon comme un chien. Déshonorer la famille, c'est fini, un faux pas, tu nous a menti, c'est finit.



Des corps en berne.

Dérive. Des pots de fleurs en papier bulle, des pièces en équilibre, des gens qui dorment, des mains entrelacées, des casquettes baissées, des maisons collées, des bâches sur les murs qui représentent d'autres murs, des gradins vident, des posters de chiens, du goudron décollé, des slogans de chantiers, des sacs poubelles sur des urinoirs, des faux billets, de la terre récoltée, des grottes malades, des drapeaux flottants, des panneaux pour charrettes, des montagnes rocailleuses, des publicités usées, des peintures de l'enfer, du ciel en feu, des tissus perlés, des fleurs sur les trottoirs, des pierres sur les bancs, des routes entamées, des usines abandonnées.

19 heures la nuit tombait

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21  
22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39  
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57  
58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75  
76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93  
94 95 96 97 98 99 100 121 122 123 124 125 126 127  
128 129

7 lignes pour lacrymogènes

15 minutes

La terre s'arrondit, s'assouplit, devient visqueuse  
passe entre les phalanges, gonflé d'eau, pétrifié  
avant de devenir épave sous mes pas.

Forme nate dalla pietra,  
altre morte nella pietra.  
Ombre prigioniere dell'ombra.

Des formes nées de la pierre,  
d'autres mortes dans la pierre.  
Ombres prisonnières de l'ombre.



Regarder au delà  
Regarder la terre sèche sur le morceau de bois  
Regarder les taches sur mon jeans  
Regarder au delà  
et comprendre l'énergie de l'urgence.

La perte, l'échec, la destruction  
se délabrent petit à petit.

Volti, onde, onde, onde, volti, battito del cuore, vita.

Visages, vagues, vagues, vagues, visages,  
battements du coeur, vie.

Trouver la terre où elle est,  
s'imprégner de l'odeur,  
du béton,  
des remblais  
d'un arbre,  
du goudron,  
sentir les matériaux  
et sculpter avec les yeux.

Combat  
une réalité sociale  
un noeud complexe et fragile à la fois  
départ et arrivée  
prison à ciel ouvert  
sol de boue  
menacé par le vent  
encerclés par des barrières blanches  
la muraille  
et les uniformes  
prennent leurs placent,  
autour de la ville,  
au coeur de la ville,  
à l'entrée de la ville,  
à l'entrée de la jungle,  
autour de la jungle,  
derrière la clôture de la jungle,  
Des uniformes bleus  
viennent ponctuer le paysage.



La terre. L'argile. La glaise. L'eau. La boue. Le grain. Travailler la terre. Malaxer la terre.

Creuser, avec une pelle, avec les doigts.

Un morceau de bois.

Terre sous l'ongle

Humide et tendre,

Ardoise rocailleuse, racine entremêlée

Elle sèche, les parois s'effondre.

Cailloux d'écume.

Le soir en Roumanie tu verras  
Entre minuit et 3heures du matin, il n'y aura  
personne dehors  
Il ne faut pas aller dans les rues à cette heure là.  
Pourquoi? Parce que ce sont les heures où le fou  
sort.  
Mais si tu es malencontreusement dans les rues  
pendant cet intervalle de temps,  
il faudra que tu marches au milieu de la route  
car il ne faut surtout pas longer les rues.  
Tu veux que je te dise pourquoi ?  
Le fou n'est pas doté de tous ces sens, il ne voit  
pas et ne sent pas, alors pour avancer il se sert  
des murs, il longe les murs des villes.  
Après trois heures du matin tu pourras sortir.

Quand il y a un décès dans une famille, c'est différent de la France. Si c'est une jeune femme ce sont les hommes qui portent le cercueil, pour honorer la jeune femme. On lui met deux pièces sur les yeux pour payer le passeur, pour qu'elle puisse aller auprès des personnes déjà partie. Il y a une veillé de trois jours, les femmes sont dans la maison près de la défunte, et les hommes sont ailleurs, dans une autre maison mais pas auprès du mort.

Je vais t'expliquer pourquoi.

Les femmes pleurent plus que les hommes, les hommes ne pleureraient pas assez pour que le deuil soit entièrement fait, alors toutes les femmes du village vont auprès de la défunte et pleurent jusqu'à ce qu'il n'y est plus de larmes. Tu comprends, les femmes ont une sensibilité différente, elles ont le droit de pleurer, les hommes eux doivent honorer et être fort, et les femmes doivent veiller à ce que le deuil soit fait. Et si la personne qui est décédée était une personne malveillante les chiens hurleront toute la nuit, mais si c'était une bonne personne, les chiens ne feront aucun bruit.

C'était des débuts alors, ce sont des débuts aussi maintenant; rien n'a changé. Quand je rentre dans l'atelier, quand je rentre chez moi, quand je rentre à l'extérieur, ce sont toujours des débuts et cela restera des débuts. Avec la même surprise. C'est pareil qu'au début.



## BIBLIOGRAPHIE

Claudio Parmiggiani, *Stella Sangue Spirito*, Arles, Actes Sud, 2004.

Guillaume Michaut, *Conscience et violence*, Montbéliard, La clé à molette, 2018.

Giuseppe Penone, La structure du Temps, Annecy, Dao-La petite école, 1993.

Giuseppe Penone, *Penone*, Paris, Arc musée d'art moderne de la ville de Paris, 1984.

*Sculpter (faire à l'atelier)*, Lyon, Fage éditions, 2018.

Miquel Barcelo, *Terra ignis*, Arles, Actes Sud, 2013.

Kate Tempest, *Les nouveaux anciens*, L'arche éditeur, 2017.

Szilard Gaspar, Full contact matter, Zorzini gallery, 2016.

## FILMOGRAPHIE

Matteo Garrone, *Dogman*, 2018.

Rayhana, *A mon âge je me cache encore pour fumer*, 2016.

Alexander Nanau, *Toto et ses soeurs*, 2014.

Véréna Paravel, Lucien Casting-Taylor, *Léviathan*, 2008.

Merci à Alexandre Rolla, Christine Corbet,  
Anne-Claire Chardon, merci à Arthur James,  
Charline Guyonnet, merci à l'équipage du  
Larsen, merci à Szilard Gaspar, merci à Zeynep  
Akin, merci à Sorin, Corina et Marius Haller,  
merci à Marie-Sarah, Samuel, Lily et Magalie,  
merci à Amandine Bertholet, merci à Ivan  
Ivanov, merci à Dahbia Rahimi, merci Henriette  
Zsebe, merci à Ivan Borisov, merci à Koldo  
Gonzalez.

Pauline Charpentier  
Sous le tutorat d'Alexandre Rolla

